



> Le lycée Chateaubriand

Albert Wiel : André Gide ou la fiction de l'Éros chrétien. Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 15 janvier 2002.

Mise en ligne le 16 janvier 2002.

Albert Wiel est professeur de Philosophie au Lycée Chateaubriand.

Lisez deux autres conférences d'Albert Wiel :

- Sur ce site, [La société contre l'État](#)
- Dans les pages de la Société Bretonne de Philosophie, [Le Pouvoir et la peur](#)

© : Albert Wiel.

ANDRÉ GIDE OU LA FICTION DE L'ÉROS CHRÉTIEN

Je me propose d'examiner la vie et l'œuvre littéraire d'André Gide à la lumière d'un concept que je ne crois pas être un concept vide bien qu'il soit effectivement le concept d'une fiction. Cette fiction est celle d'un Éros chrétien. Cette fiction me paraît avoir travaillé l'esprit, la vie et l'écriture d'André Gide. En quoi donc consiste cette fiction ? Quelle a été sa productivité ? Pour le savoir, il convient d'examiner à la lumière de cette fiction le devenir personnel de Gide et le retentissement — considérable — de ce devenir personnel dans ses écrits. Commençons donc par établir, en dehors de l'univers gidien, la signification de cette formule paradoxale et surprenante sinon même choquante, qui est celle de l'Éros chrétien. Je procéderai donc en trois temps.

1° Je rappellerai en premier lieu comment l'amour chrétien a voulu se distinguer de la notion païenne de l'Éros et comment la vision chrétienne a conçu donc l'Éros chrétien comme une pure et simple fiction — cependant difficile à identifier comme telle, en raison de la confusion permanente, et même délibérée dans la mystique, entre le langage de l'Éros et celui de l'Agapé.

2° Je montrerai ensuite la vitalité surprenante de cette fiction dans la vie et l'œuvre littéraire de Gide, mais je montrerai aussi la manière dont Gide a lentement pris conscience et aperçu le travail de ce mythe dans sa vie et dans son écriture.

3° J'examinerai enfin comment Gide, libéré de la confusion intellectuelle et théorique, mais fidèle à lui-même, inscrira délibérément, hors de l'écriture et de la littérature, hors du lieu premier où il travailla à l'élucidation de son mystère personnel, sa fiction personnelle de l'Éros chrétien qu'il s'efforcera de vivre. Il s'efforcera d'inscrire avec des succès et des échecs au cœur d'une existence vécue et réfléchie, la tension et la réconciliation d'Éros et Agapé. Voulant mettre Éros au service d'Agapé, il régénérera dans les meilleurs des cas son Éros chrétien comme un Agapé incarné, mais, homme faillible parmi les hommes faillibles, il n'y parviendra pas toujours.

Éros et Agapé

Vous en conviendrez : Éros païen et amour chrétien sont des formules signifiantes dont les référents existent, et dont les exemples canoniques sont consacrés par l'usage et par l'histoire des idées. La clarification de cette distinction conceptuelle a certes occupé beaucoup d'esprits depuis Saint-Augustin. Elle a reçu une grande clarté depuis le célèbre ouvrage du pasteur et théologien luthérien Anders Nygren, *Éros et Agapé*^[1], entièrement consacré à distinguer pour les opposer la notion chrétienne de l'amour et la notion païenne. Dans la spiritualité chrétienne, le sentiment de leur mutuelle incompatibilité existe depuis les origines, mais c'est leur opposition logique qui domine les esprits convaincus par la démonstration du pasteur théologien. Je présume donc qu'André Gide, à supposer qu'il ait lu le livre,— largement postérieur à son œuvre —, et qu'il en ait examiné la démonstration, se serait montré réservé sur la radicalité de cette mutuelle exclusion pour privilégier la synthèse. Mais comme j'ignore encore s'il a lu ou s'il n'a pas lu ce livre traduit et publié en France en 1943 et s'il a réagi ou non à sa thèse, je présume donc ici que le premier Gide aurait pu en contester le contenu et que le dernier Gide, que l'on peut supposer vainqueur de son mystère personnel, l'aurait finalement accepté. Ce que je dis ici ressemble à de la critique-fiction, et celle-ci, je le sens bien, est relative à mon ignorance d'amateur mais, si un vrai spécialiste de Gide en sait plus que moi là-dessus, il ne manquera pas de me le faire savoir !

Avant de vous faire connaître l'essentiel de la thèse de Nygren, il convient de revenir un temps sur ce qu'il faut entendre par Éros. La tentation reste aussi forte aujourd'hui qu'hier de faire un grand Dieu de ce qui reste néanmoins, aux yeux de Platon, un démon, fils de Poros et de Pénia, c'est-à-dire d'un Dieu et d'une mortelle au même titre que certains des héros homériques. Le *daimon* est une figure intermédiaire entre le divin et l'humain, mi-Dieu, mi-homme selon le Socrate du *Banquet* initié par Diotime. Mais le vulgaire qui n'est pas initié par Diotime la prêtresse ne manquera pas de diviniser ce démon ou de le diaboliser. C'est pourquoi Éros apparaîtra plus tard dans le nouvel univers culturel chrétien comme une divinité

du monde païen, au grand mépris de l'importante nuance platonicienne. Pourtant la leçon de Diotime est claire : Éros est la figure à la fois humaine et divine de la recherche humaine du divin. Cette figure devait fatalement connaître une altération dès lors qu'il existait une nouvelle version, christique cette fois et non érotique et socratique[2] de la médiation entre l'homme et Dieu. Il ne s'agit pas ici de l'exclusion du polythéisme païen par le monothéisme chrétien, qui refuse la divinité d'Éros, mais de la médiation elle-même. L'ancien médiateur mythique doit en effet céder la place à un médiateur historique, à un individu qui s'annonce lui-même comme fils de Dieu et fils de l'homme. Si l'Évangile enseigne que « Dieu est Amour[3] », le Christ n'est pas le serviteur d'Éros comme l'était Socrate, tel qu'Alcibiade le peint dans le *Banquet* : chez le Christ, l'amour du Dieu père précède et enveloppe et justifie tout amour pour les créatures.

Le livre de Nygren oppose donc les textes platoniciens et le Nouveau Testament[4]. Il oppose Socrate et Jésus. Et ces deux grandes figures incarnent, aux yeux de Nygren et sans doute de tous les théologiens, deux formes d'amour, distincts, insuperposables, inconfondables, irréductiblement opposés, comme le sont les mobiles propres de chaque amour, comme l'égoïsme ou plutôt l'égoïsme d'Éros et l'altruisme et le théocentrisme d'Agapé. Sans doute avons nous affaire chez ce penseur suédois à quelque chose d'analogue à la méthode idéale-typique qui fut celle de Max Weber[5]. Il faut donc imaginer que ces deux mobiles distincts se sont toujours mélangés et associés dans les conduites humaines, en dépit des rares figures historiques qui les exposent dans leur absolue pureté.

Pour ne pas être simpliste au sujet de cette opposition telle que Nygren l'énonce et la résume, Je cite les pages 233 à 235 de son livre où il schématise l'opposition avant d'évoquer la résistance de la confusion. À chaque proposition sur Éros correspondra la proposition opposée sur Agapé.

Éros égale désir, aspiration. Agapé égale sacrifice.

Éros tend vers ce qui est élevé. Agapé descend.

Éros est la voie de l'homme vers Dieu. Agapé est la voie de Dieu vers l'homme.

Éros égale effort, qui suppose le salut, œuvre de l'homme. Agapé égale grâce ; la Rédemption est un acte de l'amour divin.

Éros égale amour égoïste, une sorte d'affirmation de soi, sous la forme la plus haute, la plus noble, élevée au sublime. Agapé égale amour désintéressé, « elle ne cherche pas son intérêt, elle est don de soi ».

Éros veut conquérir sa vie, une vie divine immortelle. Agapé vit de la vie divine, ose, pour cette raison « perdre sa vie ».

Éros désigne au premier chef l'amour *de l'homme* : Dieu est l'objet de l'Éros. *Même lorsque l'éros se rapporte à Dieu, il revêt les traits de l'amour humain.* Agapé désigne au premier chef l'amour *de Dieu* : « Dieu est Agapé ». *Même lorsque l'Agapé se rapporte à l'homme, elle revêt les traits de l'amour divin.*

Éros est déterminé par la qualité, la beauté et la valeur de son objet ; il n'est pas spontané, mais « provoqué », « motivé ». Agapé est souverainement indépendante de son objet ; elle s'adresse aussi bien aux méchants qu'aux bons, elle est un amour spontané, « jaillissant » « non motivé ».

Éros constate que son objet vaut d'être aimé et l'aime de ce fait. Agapé aime et crée la valeur de son objet.

Dans l'ultime chapitre de son livre, Anders Nygren montre que l'hellénisation du judaïsme devait conduire à la confusion des mobiles et introduire Éros dans le christianisme. Il donne pour exemple une sentence de la sagesse de Salomon (9-15) qui dit que « le corps périssable alourdit l'âme et l'enveloppe terrestre alourdit la raison pensante ». Anders Nygren n'évoque pas une hellénisation forcée de l'Écriture mais repère entre l'Écriture et le thème platonicien de l'Éros. Par ailleurs il souligne à juste titre que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'imprégnation du monde intellectuel par l'hellénisme et l'interprétation allégorique de l'Écriture favorisaient grandement la confusion. C'est pourquoi la contemplation mystique s'est aussi rattachée à ce thème de l'Éros. Il note que saint Paul lui-même parle d'une vision face à face. Et il conclut sur la fatalité de cette confusion en disant que l'Éros fut « une *ruse de l'Agapé pour pénétrer dans un monde habité par l'Éros* ». Pour conclure son ouvrage, Anders Nygren rappelle à son lecteur que la synthèse entre Éros et Agapé est impossible et que c'est la raison pour laquelle l'idée chrétienne de l'amour « oscille toujours entre un désir de synthèse et un désir de réforme ».

Une telle oscillation est toute gidienne. Ce n'est pas tout de penser cette impossible synthèse, il faut encore que l'expérience de la vie contienne l'épreuve vécue et réfléchie de cette impossibilité ; or il apparaît que la vie de Gide, aussi foisonnante et complexe qu'elle soit, peut être lue et racontée comme l'épreuve de cette impossible synthèse entre Éros et Agapé et que son intelligence autobiographique a su identifier, dans la fiction de l'Éros chrétien, à la fois son mythe personnel et la source de ses entreprises, et l'erreur qui détermina certains échecs.

Éros serviteur d'Agapé ? Une telle fiction n'accompagne-t-elle pas l'idée gidienne de l'amour quand on l'examine, en compagnie de l'auteur lui-même, et comme lui-même le fait, dans la durée[6] ? Cette formule où Éros est la ruse d'Agapé ne pourrait-elle pas convenir également pour décrire et rendre intelligible l'oscillation perpétuelle de Gide entre, d'une part

la recherche obstinée, érotique et mystique de la beauté et de la merveilleuse amitié vécue du cœur et de la chair que la beauté suscite, — recherche érotique qui inspire l'auteur des *Nourritures Terrestres* — et la perpétuelle protestation puritaine d'un homme déchiré dès l'enfance entre le cœur et la chair, archaïquement et profondément divisé, qui veut faire triompher l'ange en apprivoisant la bête pour pallier au risque de faire la bête ? N'est ce pas un avatar critique de cet ange — ou de ce Surmoi — que Gide intériorise, inscrit, grave même, dans l'éternelle réforme de soi, réforme obstinée de celui qui, réveillé par l'auto-ironie, ne voulut jamais se rendormir dans le lyrisme et l'érotisme de la veille pour préparer dans la tension et la douleur, celui, plus beau et plus pur, du lendemain ?

Le mythe et son expérimentation

C'est muni de cette hypothèse qu'il nous faut maintenant parcourir la vie et l'œuvre de Gide pour y découvrir à l'œuvre cette oscillation et mesurer à quel point Gide lui-même en a aperçu la fatalité au cours de l'examen rétrospectif que constitue toujours peu ou prou son œuvre littéraire, même quand elle n'est pas strictement autobiographique. Dans quelle mesure la lucidité d'André Gide a-t-elle aperçue la vibration substantielle de son moi propre dans l'oscillation entre le désir érotique et le don de soi, dans les impossibles noces d'Éros et d'Agapé ?

En publiant, la même année 1926, d'une part le récit autobiographique^[7] de son enfance et des années d'apprentissage et d'autre part son premier et dernier roman : *Les Faux-monnayeurs*, André Gide exposait simultanément son idiosyncrasie dans une autobiographie et aussi dans un roman qui contenait et concentrait parfois, à peine transposés dans la fiction, les événements et les crises personnelles de sa vie. L'écriture autobiographique permettait de percevoir en quoi le travail de l'œuvre avait contribué à la résolution d'une crise personnelle. Chaque œuvre était une étape, comme un point d'équilibre temporaire entre un déséquilibre antérieur et un nouveau déséquilibre, comme l'apaisement de moins en moins lyrique et de plus en plus narratif des tourments intérieurs relatifs à une tragédie personnelle.

De quelle nature est ce tourment ? Quelle est donc la tragédie personnelle de Gide ? Il s'agit d'un tourment très ordinaire sinon nécessaire en cette fin du XIX^e siècle dans le milieu familial de Gide, mais difficile à imaginer aujourd'hui dans une société qui a simplifié et déculpabilisé les relations entre les sexes : le tourment de la chair, engendré et aggravé par la force des interdits et par une autocontrainte violente en vue de sublimer l'appétit sexuel ou charnel. En effet si cette sublimation réussit trop bien, ou trop mal, son succès peut produire, chez certaines personnalités, une dissociation du cœur et de la chair, une ethos puritain,

seconde nature, que la conscience subit et qu'elle n'aperçoit que très confusément. La conscience se leurre sur son pouvoir régulateur et elle conserve dans la dissociation, la source d'une souffrance extraordinaire. André Gide a connu, dans son enfance « rechignée », une éducation puritaine et protestante. Cette éducation comportait une certaine culture morale et disciplinaire. Cette culture forma ou rencontra une disposition psychologique particulière favorable, un terrain très cérébral, qui conduisit l'enfant à la fois spontané et surveillant sinon espion de sa spontanéité, à dissocier totalement les élans du cœur et les appétits du corps. En témoigne cette confidence : « Je suis un enfant qui s'amuse doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » Encore un enfant double ! Cette dissociation — qu'on doit regarder comme une tendance involontaire relayée par la volonté — donna par conséquent à ces appétits charnels une sorte d'indépendance relativement aux autres dynamismes affectifs du moi. De ce fait, Gide enfant, ne cessa pas, de rentrer joyeusement et de sortir honteusement du jardin des délices narcissiques et de se chasser lui-même du vert paradis des amours, en s'enivrant de promesses féroces de pureté, et d'exercices de mortification de la chair, dans une quête éperdue d'amour pur et « objectal », dirions-nous avec Freud. Gide cependant n'était pas un homme prêt à subir son drame personnel sans en même temps y assister du dehors et sans le comprendre.

À cet égard les *Cahiers et poésies d'André Walter*^[8], la première œuvre publiée du jeune André Gide, contiennent déjà tous les éléments du futur drame gidien. Le héros, double de Gide, exprime la volonté de satisfaire et de mortifier le désir, la volonté d'être chaste et aussi d'humilier la vaine chasteté, de célébrer le mariage chrétien, de marier en lui le céleste et le terrestre, d'y inscrire le consentement total de la créature à la volonté de son Créateur, l'occasion de vivre la confusion délicieuse du cœur et de la chair, de vivre réellement le contact mystique dans le contact charnel. André Walter, exilé involontaire du mariage, devient, pour cette raison, un forcené de l'extase, il dialogue avec son Dieu et prend à la lettre toutes les formules allégoriques du mysticisme^[9]. La poésie du mysticisme religieux rencontre « physiquement » la personne divine et figure les mouvements de l'âme dans les mouvements d'un corps entièrement habité par l'esprit. Elle évoque la communion des cœurs associée à une certaine fusion ou étreinte des corps. Convenablement mortifié, le corps peut accueillir la réception de la vérité dans l'extase. *Mais le doute surgit au milieu de l'extase*^[10]. La raison d'André Walter-Gide met en abyme l'autocritique de son mysticisme, en projetant ce dernier sur Allain, son personnage futur, lui-même double de Walter, double d'André Gide. L'écrivain Gide, qui se veut géomètre des passions mandate André Walter de représenter, scientifiquement, dans un roman-théorème les causes physiologiques de l'extase

religieuse[11]. Gide y voit déjà dans la mystique de son personnage, un artifice dangereux, un poison mortel, issu d'un ascétisme violent et d'une faim délibérément entretenue. Le Journal de l'époque témoigne de cette volonté délibérée qu'a eu Gide de mettre dans les propos de son André Walter le désaveu de la mortelle chasteté. Être condamné au fantasme par le refus de la chair désirable et désirée, c'est être condamné à la folie et à la mort. Il faut préciser qu'avec ce texte, — ce « livre-chantage », selon l'expression de Claude Martin — Gide entendait « forcer » le consentement de sa cousine Madeleine Rondeaux. La stratégie de sa demande en mariage était de vaincre la réserve de Madeleine et de vaincre la sorte d'alliance objective de sa cousine et de sa propre mère qui avait fait savoir, aux deux cousins probablement, mais certainement à son fils, son hostilité au mariage[12]. En 1891, Madeleine, qui avait reçu le premier exemplaire, un texte unique où Emmanuèle devenait, à cette occasion, « Madelène », refusa le mariage. Elle *ne fit pas savoir* à André, mais seulement à elle-même dans son journal intime, qu'elle appréciait la beauté du livre et qu'elle « ne pouvait taire complètement sa fierté de sœur ». Sœur ? Oui ! Épouse ? Non !

En dépit de la rencontre avec Oscar Wilde à Paris et plus tard à Alger, en dépit des expériences homosexuelles et de l'initiation hétérosexuelle lors de l'hiver 1893-94 dans l'oasis de Biskra, André Gide persistera dans sa vision antérieure du mariage chrétien et dans l'esprit de « l'andréwalterisme » qui y voyait la synthèse heureuse d'Éros et d'Agapé, la seule version « érotique » de l'Agapé chrétienne, la victoire sur la mortelle dissociation du cœur et de la chair. Avant de mourir en mai 1895, la mère de Gide se ravise et consent au mariage. En fait, elle confie son fils à sa propre nièce qui doit la remplacer et assurer le rôle maternel auprès d'André. La relation mère-fils, intégralement transposée dans le nouveau couple, avec la complicité plus ou moins consciente de tous les acteurs du drame, la dissociation dont Gide attendait la disparition[13] s'accomplit totalement et faute de désir charnel, c'est une amitié désincarnée qui s'installe dans un ménage qui se consacre exclusivement aux voyages et aux travaux de l'esprit et de la plume. Le pseudo-mariage chrétien n'était que le théâtre de la plus grande dissociation, puisqu'il n'y avait pas d'Éros, pas de désir charnel. Le mariage contenait donc, à l'insu du couple, puisque la psychanalyse était encore en 1896, dans sa préhistoire viennoise, une situation quasiment œdipienne où l'union sexuelle avec *l'épouse-sœur et mère* ne pouvait être aperçue que comme une union incestueuse. Ainsi le désir œdipien, étant désormais inscrit dans la relation matrimoniale, sa liquidation nécessaire impliquait aussi à terme l'échec et la liquidation du mariage lui-même. Entre temps, le désir était invité à régresser vers le narcissisme et vers les moments dépassés de cette *libido*.

Faute de la perspective freudienne, il fallait donc à Gide une perspective qui lui permît de comprendre non pas tant le caractère fictif de l'Éros chrétien, auquel il reste attaché, que sa propre impossibilité de le vivre dans le lieu élu par lui et désigné par la tradition chrétienne, par les églises chrétiennes et les Pères de l'église, en l'occurrence le mariage. Précisons ici que le mariage chrétien est et reste conçu par l'orthodoxie chrétienne comme le lieu approprié, et quasiment officialisé où Agapé peut s'emparer d'Éros pour en faire son ouvrier et son serviteur, et finalement son disciple. Gide a dû ressentir vivement le besoin de cette ruse. Mais pas Madeleine.

La réflexion sur le mythe

Les divers écrits qui allaient suivre l'échec de ce mariage, allaient contribuer à la rationalisation de cet échec et ils devaient donc aborder, d'un point de vue plus positiviste que religieux les variations historiques de l'homosexualité, et présenter l'uranisme comme un fait de nature, lisible et décelable dans une très grande variété de comportements animaux et de conduites humaines. Gide opérait des distinctions au sujet de l'attirance homosexuelle, et il distinguait soigneusement l'amour des jeunes gens de la sodomie et de l'inversion. Dans le temps de ce travail qui allait aboutir à *Corydon*, Gide allait mener une double vie de mari auprès de Madeleine et d'amant auprès de jeunes gens, le plus souvent, mais pas toujours de jeunes artistes, avec lesquels il partageait intensément le goût du beau. Du point de vue du mariage chrétien, André délaisse Madeleine autant que Madeleine délaisse André. C'est une vieille part, trop bien connue de lui-même qu'il a reconnu en Madeleine. Celle qui fut à quinze ans, « l'Orient de sa vie » persévère dans le déni de l'appétit sexuel et le refus de dépasser leur ancienne fusion ascétique. C'est l'impossibilité de son dépassement par Madeleine, âme définitivement glacée par l'adultère de sa propre mère, qu'il transpose dans l'Alissa de *La Porte étroite*. Par ailleurs l'ouvrage témoigne bien de l'obsession anti-mystique de Gide. Depuis que le monde sensible nous enchante sensuellement et chante ainsi la grandeur et la bonté de Dieu[14], il ne paraît plus possible de sanctifier une certaine recherche de la pureté, et il faut même faire la critique radicale de cette douteuse mystique. En l'occurrence, il ne faut absolument pas que l'amour de Dieu par la créature détruise l'amour « humain » que Dieu attend ou exige de chaque créature humaine vis à vis de chaque autre.

Derrière cette critique du christianisme[15] et de certains de ses effets sur l'intimidation des corps et des âmes, persiste la fiction de l'Éros chrétien : Le mariage chrétien, puisqu'il bénit l'union des corps et des âmes en vue de la procréation des enfants, reste le lieu véritable ou encore la scène ou doit se dérouler le drame antique de l'Éros, c'est à dire l'ascèse du désir

sexuel à la fois entièrement vécu et entièrement accompli dans la tendresse conjugale. À l'institution du mariage d'épanouir et de civiliser l'instinct sexuel, et de libérer l'individu de son odieuse pression ! Gide a dû approuver ce programme. Il va de soi que le mysticisme de l'Alissa de *La Porte étroite*, est tout empreint de jansénisme et de l'horreur pascalienne du monde créé et *corrompu par le désir des créatures les unes pour les autres*. Un tel mysticisme constitue l'obstacle majeur à ce programme de l'Éros chrétien. Dans ce roman antijanséniste, l'on perçoit bien que Gide expose et casse, — ou s'efforce de casser — sa propre rigidité puritaine. Il inscrit dans la figure d'Alissa l'horreur et l'inappétence que peut susciter le désir de l'autre, de l'appétit sensuel d'une créature humaine pour d'autres créatures humaines. Le désir amoureux se montrerait une coupable fascination pour les créatures et l'oubli de Dieu. Le panthéisme des futures *Nourritures terrestres* qui adore Dieu dans toutes les créatures se voudra la purgation et l'antithèse cathartique de ce jansénisme.

Gide a longtemps cru pouvoir réaliser ce programme du mariage chrétien avant de mettre au clair, en lui-même, la fatalité du fiasco, la fatalité de sa dissociation et l'illusion de l'harmonieuse synthèse entre les exigences de la chair et celles de la communion des cœurs. On peut penser qu'il connaissait intellectuellement le chemin d'Augustin[16], mais comme il a tenté de vivre, dès son adolescence et en compagnie de Madeleine, selon le *résultat connu* de ce chemin au lieu simplement de le suivre sans le connaître, il s'est lui-même empêché de le suivre[17]. Amoureux prématuré de l'amour angélique, il n'aimait donc toujours pas... En effet l'intellectualisation du sentiment et la conviction de ce que ce sentiment doit être, induisait une surveillance policière du sentiment *désiré*. Une telle surveillance ne pouvait qu'exténuer le sentiment spontané au profit de sa seule adorable représentation. Ainsi la scène primitive de cet amour d'André pour Madeleine est la *consolation* d'une âme affligée et silencieuse qui ne confesse pas toutes les causes de sa douleur, *lesquelles sont néanmoins déjà connues du consolateur*. André savait ce qui tourmentait Madeleine, et celle-ci, initialement, ne savait pas qu'il savait. André peut se regarder et se voir narcissiquement à ses yeux, comme le Dieu de Madeleine. Gide a d'abord aimé cette belle image, comme n'importe quel amant commence à aimer une représentation flatteuse pour lui de l'objet de son désir. Oscillant de cette image flatteuse de l'amour à son impossible incarnation, puis à sa désolante incarnation dans un mariage raté, Gide se détachait alors de celle-ci, et perpétuellement se *remettait à l'écoute de la nature*.

Or celle-ci lui disait toujours la même chose et elle trouvait, périodiquement, de multiples échos. Elle avait trouvé surtout un porte-parole[18] : un artiste et un esthète, Oscar Wilde, artiste prosélyte qui prescrivait à tout artiste, sinon à tout à chacun, d'être sincèrement attentif à ses plus intenses et ses plus récurrentes émotions[19]. La guerre intestine dans l'âme

d'André Gide devenait la rivalité de Madeleine et d'Oscar. Cette rivalité *était* l'âme de Gide : en lui, la grâce imparfaite et fictive de l'image (celle de Madeleine qu'il appelait « l'Orient de sa vie ») détruisait la nature, mais sans finir son travail toutefois, et, en lui, une nature *particulière*, inconnue, attentive à soutenir toutes les rebellions de la chair, détruisait la grâce parfaite désirée et attendue pour accomplir la nature. Wilde jouait le rôle du mauvais ange et du diabolique conseiller[20], du meurtrier récurrent d'un André Walter éternel, têtu, substantiel, qui désirait aboutir à l'heureuse synthèse de l'Éros chrétien, celui qui haïssait, sans vraiment en connaître toutes les mobiles, la chasteté et le désaveu de la chair. C'est pourquoi André ne pouvait ni ne devait promettre à Madeleine de vivre surtout l'amitié fraternelle qu'elle attendait du mariage, car lui ne l'estimait plus pour elle-même comme l'estimait encore Madeleine. André persévérait dans son projet de mariage parce que, se sachant maintenant travaillé par un autre démon identifié et connu sur lequel un médecin, dûment consulté, lui promettait la victoire, il attendait son salut de l'efficacité du mariage et du lien conjugal.

On sait qu'il n'en fut rien, et que ce mariage blanc déçut les jeunes mariés et blessa l'amour-propre de Gide, confronté à une impuissance sexuelle totale, d'origine psychologique, et aggravée sans doute par la froideur et la timidité de son épouse. Gide restait cet homme encore et toujours divisé et très habile à pratiquer et exprimer des sincérités successives, contrariantes pour sa mère et affolantes pour une épouse fragile et faible mais qui restait en accord avec elle-même, et il allait donc s'accommoder de cela. Une simple compagne de vie devenait plus sûrement qu'une épouse la muse nécessaire et espérée. C'est donc au cours du voyage de noces, sans autres « noces » toutefois que celles de l'Écriture, que l'artiste inspiré par la blessure narcissique de son impuissance allait tracer, entre *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*, le fameux portrait de Ménalque, le nomade hédoniste et dyonisiaque qui recommandait de goûter à tous les fruits de la terre et de savourer la vie sous toutes ses formes, sans souci odieux des conséquences. Le nouvel Évangile de Gide, tout inspiré de Nietzsche, et du style du *Zarathoustra*, entendait restituer, contre toute menteuse orthodoxie un Christ « véritable », révolté, mortifiant dans le pharisaïsme juif le germe de tous les christianismes à venir et le retour du refoulé : à savoir l'idolâtrie de la loi oublieuse de l'amour. Contre ce christianisme froid et frileux, cependant trop bien *advenu* dans le légalisme judéo-chrétien, le Christ de Gide, inspiré de l'Évangile de Jean et de la lecture de Dostoïevski, enseignait que « celui qui veut sauver sa vie la perdra et que celui qui donne sa vie la rendra vraiment vivante ». Gide, en tant qu'homme et en tant qu'artiste s'incline devant cette parole évangélique parce que, comme il le dit *autant pour lui-même que pour Dostoïevski* : « Il s'est

incliné devant le Christ et la plus importante conséquence de cette soumission, de ce renoncement, fut de préserver la complexité *de sa nature*. »

L'échec du mariage contraignait donc Gide à déplacer la fiction de l'Éros chrétien dans le travail de l'écriture. L'amour de Dieu et de sa création produisait un lyrisme exacerbé et pathétique, qui exaltait la sensibilité tout en la dérégulant. Toute créature, tout moment de la vie du monde, devenait l'occasion d'une conversion à l'ivresse panthéistique. *Les Nourritures terrestres* exaltaient l'omniprésence de Dieu. « Ne va pas, Ô ! Nathanaël, chercher Dieu ailleurs que partout. » L'Éros chrétien, introuvable dans le mariage où l'auteur l'avait programmé[21], avait nourri un christianisme hétérodoxe et hérétique, mais bien propre à satisfaire l'esthète. Cependant l'esthète était lucide et il reconnaissait parfaitement son hétérodoxie et son hérésie relativement aux églises et à leurs doctrines. Il avait en quelque sorte rejoint la révolte de Rousseau et celle de son Vicaire savoyard, lorsqu'elles repoussaient l'une et l'autre toutes les médiations ecclésiales en s'écriant « Que d'hommes entre Dieu et moi. » Un seul homme et médiateur devait suffire aux yeux de Rousseau le calviniste, comme aux yeux de son vicaire savoyard. Ce vicaire catholique est gagné par l'esprit du libre examen et il est ainsi très proche de Gide, qui contre la séduction catholique, exaltera toujours cet esprit protestant. Gide défendra sa liberté de pensée contre les séductions de l'obéissance, non à Dieu, mais à ces hommes qui déduisent vos devoirs de leur interprétation de la parole de Dieu. Ce seul homme, c'est le Christ. La conversion catholique qui allait concerner, dans les premières années du siècle, tant d'écrivains, d'intellectuels et d'amis de Gide : Francis Jammes, Paul Claudel, Henri Ghéon, et qui tente Gide lui-même n'était plus à l'ordre du jour et le retrait de cette tentation devait contribuer à l'antycléricalisme burlesque des *Caves du Vatican*.

Aux yeux de Gide qui avait programmé d'écrire un « Christianisme contre le Christ » il n'y avait plus d'Éros chrétien possible dans les formes mystiques reconnues et authentifiées par les Églises. Il devenait trop clair que ces formes « canoniques » de l'amour de Dieu à travers ses créatures trahissaient l'amour infini et fini, céleste et terrestre que chaque créature humaine pouvait et devait porter à toutes les autres. Comment inscrire le lyrisme de saint François d'Assise dans le chant du désir sexuel de l'homme pour l'homme ? Chez François, tout procède de l'amour de Dieu pour s'étendre et se diffuser ensuite aux moindres créatures. Comment inscrire cet amour divin dans une émotion amoureuse qui procède toujours initialement du trouble éprouvé devant la beauté ou la grâce d'un corps ? Est-il possible de célébrer et la joie sensuelle et l'enthousiasme spirituel qui s'unit à cette joie sensuelle et l'anime ? Comment la joie divine et sensible, ce mélange, peut-être unique en son genre, du

Cantique des cantiques pourrait-il se retrouver dans un chant lyrique et sensuel qui parlât à la fois de l'allégresse des âmes dans l'allégresse et la jubilation des corps, mais qui ne fût pas une allégorie de l'amour de Dieu pour sa créature, qui n'indiquât pas les noces merveilleuses de Dieu et de son Église ? Il faut supposer que Gide a célébré poétiquement, dans *Les Nourritures terrestres*, ses révélations charnelles dans le désert tunisien et algérien. Cependant, il savait, en écrivant son autobiographie qu'il lui fallait, pour confesser sans la trahir cette rencontre joyeuse et bouleversante des corps, pratiquer l'art de la litote, tout en étant parfaitement sincère. C'est ce qu'il fit avec tact pour ne pas déchaîner la sainte colère des bien-pensants[22], et surtout pour ne pas faire de tort à ce qui était devenu sa « cause ». À cet égard, la violence toute victorienne du procès d'Oscar Wilde l'avait rendu prudent. L'Éros chrétien était condamné à rester un temps un mythe personnel de l'auteur, puis à se désagréger et se réformer à partir de l'aperception de ce mythe comme tel.

Le plaidoyer du docteur Corydon en faveur de l'uranisme conçu comme singularité de la nature qui concerne peu ou prou toutes les espèces animales s'appuie sur les données positives des sciences naturelles et des sciences sociales et historiques. Les faits sont têtus, tel est l'argument principal de *Corydon*, ouvrage militant et sans prosélytisme où l'auteur refuse de soupçonner le travail du diable dans une nature où Dieu est à l'ouvrage. Il y récuse aussi les fausses lumières de la psychanalyse qui indiquent la perversion homosexuelle comme un certain arrêt du développement normal de la sexualité qu'on doit pouvoir conduire, sauf accident, à son véritable terme. Il réinterprète, *mais pour la sauver de la pédophilie qui la menace*, la figure hellénique de l'éducation et de l'initiation pédérastique. Il la présente comme goût du beau et de l'action virile à partir des exemples homériques et des dialogues platoniciens consacrés à Éros : *Le Banquet* et *Le Phèdre*. La référence à Platon et à l'amour grec est à la fois fatale et étrange. En effet, la théorie platonicienne de l'amour, propose une ascèse morale du désir sexuel, et elle refuse d'intégrer la dimension homosexuelle de la pédérastie « traditionnelle ». C'est pourquoi Platon invente, à partir d'une coutume éducative qu'il condamne à la correction, une pédagogie et une psychagogie de l'amour qui sublime et absorbe la tendance homosexuelle et le plaisir des corps dans l'amour *partagé* de la vérité. Aussi bien, ce n'est pas un tel destin philosophique, celui de l'Éros platonicien, qui anime Gide en faveur de la relation homosexuelle, *dans sa version uranienne*[23], mais c'est bien une *autre version de l'amour incarné*, une autre version du mariage chrétien. Dans cette version, comme dans le mariage chrétien, l'esprit de chasteté, mais sans chasteté stérile et stérilisante, et donc non ascétique pour employer la catégorie Nietzscheenne, s'insinue patiemment dans le commerce effectif des corps marqués par les interdits, et les ouvre à une

joie tranquille, libérée de toute la violence et de toute l'angoisse du désir. Si l'Éros chrétien n'est pas une pure fiction, il constituerait peut-être cette part de désir, ce goût du beau que peut et doit concéder l'Amour chrétien à l'être humain fini et sensible qui ne peut pas renoncer à engendrer dans la beauté.

La lucidité et le déplacement du mythe

Cependant, conscient sans doute de l'impossibilité de christianiser son idiosyncrasie sexuelle, Gide abandonnait toute tentation du christianisme orthodoxe. En même temps, il conservait sa fiction et l'idée d'incliner les esprits à ne pas faire du goût du beau une ruse du diable. Il n'abandonnait pas toute sa primitive fiction de l'Éros chrétien. Cependant il apercevait désormais ce que cette fiction, sous sa forme archaïque, avait pu engendrer d'erreurs et de souffrances. Par ailleurs il se préparait à vivre sa version personnelle de l'amour chrétien dans ses diverses amitiés comme dans ses combats en faveur des hommes opprimés[24]. Cette lucidité était celle d'un homme qui était passé de l'écriture à l'action, après avoir longtemps subordonné l'action à l'écriture. Le dernier Gide, enfin apaisé de ses tourments d'intellectuel et d'écrivain, allait donc vers 1939, confesser comme telle sa fiction et l'origine, la vitalité et la productivité de cette fiction, à son ami Denis de Rougemont. En effet, le célèbre auteur de *L'Amour et l'Occident* rapporte dans un de ses articles une confiance capitale de Gide[25]. Gide, lecteur de Rougemont, reconnaissait la pertinence de son analyse de l'amour et l'importance du mythe tristanien pour l'intelligence de sa vie personnelle. Il apercevait dans l'amour courtois et chaste, chanté par les troubadours, l'erreur qu'il s'était efforcé de dépasser dans le mariage, mais qu'il avait lui-même transportée à son insu dans sa culture matrimoniale, en pratiquant, dans le lien matrimonial, *le déni du désir et du plaisir féminin*, et en supposant surtout le même déni chez la plupart des femmes et des épouses. Il s'apercevait à quel point ce déni féminin du plaisir l'avait habité lui-même, était devenu une part de lui-même, l'âme fidèle et mélancolique de Tristan qu'il lui fallait rejeter à l'aide la démonie de Don Juan dans des aventures homosexuelles sans fins, mais aussi dans les rares expérimentations hétérosexuelles antérieures et postérieures au mariage. Gide s'apercevait enfin qu'il s'était efforcé dès les origines de contrarier cette démonie de l'amour chaste, par une démonie opposée et néanmoins trop accueillante à son ennemie. Entre les « deux âmes » en guerre d'André Gide, il y avait toujours eu un dialogue.

Entre le refus et l'acceptation de Madeleine, entre 1890 et 1896, il y avait eu, en 1893 à Biskra, *interrompue par l'arrivée inopinée de la mère*, l'initiation hétérosexuelle avec Meriem ben Atala. Puis beaucoup plus tard, postérieure à la lucidité conquise, il y avait eu la proposition surprenante de paternité faite à la fille des ses amis, Maria van Rysselberghe, et

qui allait être acceptée par elle. De là allait naître Catherine Gide. Dans cette démarche de paternité, Gide soumettait délibérément l'instinct sexuel au désir de génération, et produisait du même coup, *hors de l'adultère mythologique associé au mythe de l'amour-passion*, la modalité de l'instinct sexuel contrôlé, conforme à la finalité et à la fécondité du mariage Chrétien. Il pouvait mesurer expérimentalement à quel point le déni du désir sexuel féminin, le refus d'engendrer dans le beau en raison de la malédiction biblique sur la génération, était entré non seulement dans son imaginaire personnel, mais dans l'imaginaire commun d'André et de Madeleine, avait constitué leur mythe personnel depuis les origines et, en dépit des efforts de Gide, avait contribué à l'échec de leur mariage.

L'aperception du mythe personnel, à savoir l'importation préjugée favorable du mythe occidental de l'amour courtois au cœur du mariage, et leur inévitable collision, suscitait donc une négation de ce mythe et la dissociation corrélative des ses éléments. Ainsi la conscience analytique de Gide conduisait une transformation délibérée et volontaire de son mythe personnel de l'Éros chrétien. Ce dernier inscrit puis désinscrit du programme matrimonial, pouvait alors être inscrit dans une procréation entièrement délibérée et une paternité entièrement assumée.

Par une étrange ironie du sort, Gide, l'iconoclaste conscient, accomplissait son Éros chrétien hors du lieu institutionnel désigné par les églises et les traditions chrétiennes. La rupture avec le christianisme était objective, et objectivement consommée. Mais elle n'était pas subjective. En effet, Gide, fidèle à lui-même, continuait à préférer la justification éthique à la recommandation de croire du fidéisme, et s'il aggravait ainsi ses distances vis à vis de toutes les églises, il conservait toutefois son Christ[26]. Et ce Christ maintenu, subsistant, allait devenir lui aussi une nourriture terrestre : l'ennemi du malheur des hommes, celui dont la parole nourrissait en Gide l'amour de l'humanité opprimée et souffrante qu'il allait découvrir dans les colonies de l'Afrique Équatoriale Française. La découverte de l'oppression coloniale et des méfaits du capitalisme allait confirmer le « contemporain capital » dans son relatif abandon de la littérature. L'esprit militant allait se manifester ailleurs, dans un humanisme très volontariste qui voulait prendre en compte les besoins des masses exploitées et opprimées. Il en résulta le témoignage critique des méfaits du colonialisme découverts lors des voyages au Congo et au Tchad. Il en résulta aussi la fondation avec Malraux du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes Il en résulta enfin aussi bien l'engagement dans le communisme que le désengagement proclamé lors du célèbre *Retour d'URSS*.

L'engagement de Gide dans les luttes de son siècle, son ouverture au monde contrastait

infiniment avec la clôture familiale et infantile originelle et avec la clôture littéraire qui l'avait prolongé. Clore en 1925-26 cette période de clôture fut l'objectif majeur du premier et dernier roman : *Les Faux-monnayeurs*. Une fois l'ouvrage achevé, Gide s'en va pour un long voyage en Afrique. Si le voyage gidien primitif avait été exotique et initiatique, il allait prendre désormais une signification plus complexe. Il ne s'agissait plus seulement des fêtes sensuelles et esthétiques, mais de leur sublimation dans d'un amour intellectuel et sensible du monde humain, amour initié et nourri par l'attention portée à la jeunesse, à sa nouveauté, et à ses promesses d'avenir. Éros était devenu la ruse et l'instrument d'Agapé conformément au mythe personnel de Gide.

Pour ce nouveau voyage d'initiation au monde humain, qui attendait Gide, voyage où l'attention à l'homme voulait être sa prière naturelle, il lui avait fallu liquider le passé, surmonter l'enfance et construire les textes de cette assomption dans le tir groupé des trois confessions : 1) *Corydon*, 2) *Si le grain ne meurt* et 3) *Les Faux-monnayeurs*. Soit respectivement, 1° accepter sa nature, 2° comprendre son histoire personnelle et 3° dépasser le mensonge et la fausse monnaie de l'art par un dernier éclat d'ironie littéraire. Il fallait donc, pour se détacher de l'écriture, mettre en abyme une certaine imposture de l'art et une certaine impuissance de l'artiste... dans une œuvre d'art. Cette œuvre apparaîtrait encore narcissique mais serait cependant féroce autocritique voire même autodestructrice. Elle inscrirait le travail de la négativité dans une virtuosité esthétique à la Oscar Wilde. Elle retournerait cette virtuosité contre elle-même. Elle oserait écrire le roman de l'impuissance et de l'inutilité d'écrire. Écrire donc, à l'appui de l'affirmation et de l'aveu pédérastique (*Corydon* et les mémoires) un roman original. Elle associerait ainsi essai et roman comme tant d'autres écrivains le feront méthodiquement ensuite. Parmi lesquels Albert Camus et Jean-Paul Sartre. Tel fut le principe du roman intitulé *Les Faux-monnayeurs*, roman légèrement crypté de l'échec et de la fausse monnaie du roman. Ce roman serait intensément ironique vis-à-vis d'un romancier qui échouerait à écrire le même roman que Gide, et il détruirait les prétentions esthétiques et humanistes du romancier en confiant à un auteur plus savant que lui la déconstruction romanesque des sources empoisonnées de la créativité. Le roman-testament de Gide ferait échouer délibérément le roman d'Édouard ainsi que la prétention de ce romancier, généreux mais aveugle, à guider ou sauver les âmes et à faire du bien à ses semblables. Un roman singulier assignait ainsi à la littérature la mission de triompher d'elle-même et de faire signe vers ce qui la dépasse.

Édouard le généreux, quoique plus lucide et plus humain que tous les autres, échoue à écrire son roman, « ses *Faux-monnayeurs* » après avoir traversé les milieux sociaux et les familles chrétiennes, catholiques ou protestantes, en décomposition et recomposition morale

sans pouvoir y apporter de remèdes. Edouard, subjectivement romancier stendhalien du miroir qu'on promène le long d'une route, n'apercevait pas dans son écriture le sens et la portée de ses initiatives personnelles. Gide, à la fois *tuteur et tueur d'Edouard*, reprenait la thématique de *L'Idiot* de Dostoïevski. Gide montrait le travail destructeur de la fausse monnaie qui on le sait, depuis la loi de Gresham, *chasse la bonne*. Il pavait l'enfer *terrestre* des hommes des bonnes intentions de la vertu chrétienne aveugle. Gide étudiait en naturaliste l'âme de ceux qui veulent bien faire et qui introduisent à leur insu le mal. Comme le prince Mychkine de *L'Idiot*, le héros gidien introduisait le mal par le bien et le bien par le mal. La souffrance et la mort surgissaient des initiatives malencontreuses de ceux qui, tel le romancier, veulent faire leur salut sur le dos des autres, et contribuent à leur chute. Ainsi Édouard pour Laura, Olivier et Boris. À l'inverse, la Rédemption surgissant du satanisme ou du cynisme désespéré des professeurs de mal, Gide semblait faire écho au propos du personnage de Fédor Dostoïevski : « Ne haïssez pas les athées, les cyniques, les professeurs de mal, car beaucoup sont bons, surtout à notre époque. » Ainsi le cynisme d'Armand Vedel, lucide sur les désirs d'émancipation et de liberté de sa sœur Sarah, enferme Bernard Profitendieu et Sarah Vedel dans une chambre et découvrant dans un petit matin de voyeur ironique, les jeunes amants ensommeillés dans leur lit, il est saisi par l'émotion[27]. Il tombe à genoux, joint les mains et religieusement prie devant l'icône de la tendresse.

Le calculateur cynique Armand Vedel est tombé à son insu dans le lyrisme. Comme souvent chez Gide, l'ironie d'un personnage le sauve de l'émotion et l'émotion le sauve de l'ironie. Ce double mouvement répond à une double discipline, car chaque discipline doit modérer les excès de l'autre ; la discipline de l'esprit doit modérer l'excès de l'émotion et l'exercice de l'émotion la cruauté de l'esprit. La conscience égarée dans l'excès de l'ironie se retrouve elle-même dans un moment de lyrisme. Or Gide ne se moque pas de ce lyrisme, et il prend soin de montrer que l'émotion atteint facilement et subitement un personnage ordinairement cynique. Quelle signification donne-t-il à l'émotion ? S'agit-il d'une Visitation divine ou bien d'un trouble physiologique ? Sotte question issue du dualisme ordinaire entre l'âme et le corps. Un peu plus loin dans le roman, Edouard déclare à Bernard : « Tenez : je crois que j'appelle lyrisme l'état de l'homme qui consent à se laisser vaincre par Dieu[28]. » Bernard lui objecte alors :

— Ne pensez-vous pas que cet état de Visitation divine est explicable physiologiquement par...

— La belle avance ! interrompit Édouard. De telles considérations, pour être exactes, ne sont propres qu'à gêner les sots. *Il n'est certes pas un mouvement mystique qui n'ait son répondant matériel.* Et après ? L'esprit pour témoigner ne peut se passer de la matière. De là le mystère de l'incarnation.

— Par contre la matière se passe admirablement de l'esprit.

— Ah, nous n'en savons rien » dit Édouard en riant.

Bernard était fort amusé de l'entendre parler ainsi. D'ordinaire Édouard se livrait peu. L'exaltation qu'il laissait paraître lui venait de la présence d'Olivier.

Le lyrisme d'Édouard, en train de sauver Olivier de la mort en conversant avec Bernard comme on le voit dans ce passage ne nie pas la dimension physiologique du mysticisme mais l'affirme comme le moment matériel nécessaire de ce qui reste, malgré ce moment matériel de l'esprit. Et il n'y a pas d'autre mystère de l'incarnation. Le mouvement du cœur aimant n'est pas dissociable des mouvements du corps qu'il habite naturellement. Il n'y a pas d'amour sans incarnation. La dissociation puritaine du désir et de l'amour n'est même pas chrétienne, et elle est, aux yeux de Gide, anti-chrétienne. La nature de l'homme n'est corrompue qu'en l'absence de la grâce, et l'Eglise elle-même enseigne dogmatiquement que la grâce ne détruit pas la nature mais la parfait. L'esprit aimant est aussi forcément un corps ému, ce qui ne veut pas dire bouleversé par l'émotion, mais animé, mis en mouvement et chassé du repos et de l'inertie du sommeil par l'objet aimé comme l'a toujours été Éros. Qu'il soit païen ou chrétien, Éros est toujours le moteur du mouvement de l'amant vers l'aimé.

Il faut donc ici conclure. Si l'Éros chrétien, ne doit pas rester une pure mythologie, si la fiction qu'il a été pour Gide doit correspondre à un vécu spirituel conforme à l'idée chrétienne de l'amour, le mouvement qu'il est de l'amant vers l'aimé qui est ce qu'il désigne depuis ses origines grecques, doit intégrer la douceur chrétienne et l'esprit de la douceur dans des communions indistinctement spirituelles et charnelles. Le don de l'Agapé peut et doit devenir le régulateur d'Éros, substituer l'amour gratuit de donner ce qui est bon au désir cupide — et coupable — de posséder ce qui est beau. Par cette substitution, l'Agapé peut devenir du même coup le modérateur, voir l'extincteur de cette cupidité sensuelle et respecter ce corps désiré et désirable de l'aimé parce que ce corps est devenu l'apparition émouvante de l'âme. Telle semble pour André Gide la seule version possible et vivable de l'Éros chrétien, telle est la vérité secrète et occultée de cet étrange esprit de chasteté sans la chasteté qui caractérisait la fiction primitive. Cette fiction initiale s'était avérée expérimentalement invivable. L'esprit de chasteté était mortel pour le désir. Or le désir vivant et vivace était nécessaire à l'incarnation de la tendresse. Le projet de l'Éros chrétien primitif, archaïque et matrimonial, de nier la chasteté initiale n'était que la négation de la négation de la cupidité sensuelle. Cette double négation n'était nullement le retour à ce qui devait être l'affirmation de la vie dans la spontanéité du désir. L'amour cérébral, violemment purgé du désir immédiat, et donc cupide,

du bon ou du beau n'était qu'une mortelle contradiction. Il faisait triompher le déni puritain du corps et il exilait l'homme hors de lui-même, hors de la nature sensuelle d'un être sensible. Exil intolérable de l'âme désincarnée pour laquelle il fallait chercher une issue vivable, afin de rentrer chez elle. Aux yeux de Gide, la grâce de l'Agapé chrétienne ne devait pas détruire l'Éros naturel et naturellement païen, mais l'intégrer dans sa gratification, en inclinant vers la joie lucide de la générosité cet aveugle mouvement du corps et de l'esprit aspiré vers le bon et le beau. Ainsi Agapé pouvait-il faire d'Éros son serviteur docile et lucide, une fois qu'il a compris et dépassé son aveuglement. Si Gide avait pu réussir à vivre, dans le lien matrimonial, sa fiction de L'Éros chrétien, cet Éros y aurait été en vérité le serviteur d'Agapé. Mais Gide ne peut vivre sa fiction dans le lieu matrimonial qu'il avait élu pour la vivre, et il la déplace donc vers d'autres lieux et d'autres liens. Il cherche à la montrer dans la fiction romanesque des faux-monnayeurs, en particulier dans le contraste entre Edouard et Robert de Passavant, la cruauté du désir sans tendresse et la bonté qui sauvegarde les âmes en péril, d'autant mieux qu'elle se sent appelée par la beauté fragile de ces âmes.

Quant à savoir si Gide sut être, dans toutes les occasions de sa vie amoureuse, à la hauteur de son idéal amoureux à vocation éducative, il faut craindre que non. Du moins si l'on en croit ses propres amis qui témoignèrent des intermittences de son idéal[29]. Pédéraste chrétien, ou se voulant tel, Gide restait hanté et habité depuis l'enfance par une pulsion pédophile à laquelle l'affaiblissement de l'âge et de la vieillesse pouvaient donner du regain. Gide succomba plus d'une fois, voire constamment à cette pulsion. Cette pulsion, certes, était, en principe, dominée partiellement puisque l'idéal pédérastique bien compris devait contribuer à la modérer et puisque cet idéal *devait en principe la contrarier*, constituer la règle et le frein de ce penchant comme tout amour véritable est la règle et le frein du penchant sexuel. Pour André Gide, ce penchant archaïque, constitutif, cette libido infantile littéralement *rémanente* représentait le terrain parfait de la régression et donc du péché et de la « chute » morale pour l'auteur de *Corydon*. Gide ne fut donc pas à la hauteur de son Éros chrétien. Pouvait-il l'être ? Mystère. Mais quel chrétien autre que le Christ n'a pas renié pratiquement l'Évangile ? Gide n'échappe pas plus que tous les autres hommes à cette règle cruelle mais juste qui dit que, la plupart du temps les meilleures idées — les meilleures aux yeux des hommes qui les conçoivent —, quand elles s'avèrent impuissantes à les sauver, les condamnent. Mais Gide savait cela parfaitement.

Albert Wiel

NOTES

- [1] *Éros et Agapé : La notion chrétienne de l'amour et ses transformations.* par Anders Nygren, Professeur à l'université de Lund. Traduit du suédois par Pierre Lundt, 1943, Aubier.
- [2] Voir le *Banquet* de Platon : Éros y est philosophe et Socrate y est le « serviteur d'Éros » : le portrait d'Éros par Diotime et de Socrate par Alcibiade se suivent et le second se superpose au premier. Socrate incarne la fiction de Diotime
- [3] Évangile de Jean et Épître de saint Paul aux Corinthiens.
- [4] L'hellénisation du christianisme y est attestée dans les livres sapientiaux.
- [5] Méthode de construction rationnelle d'un concept sociologique, en l'occurrence celui de l'entrepreneur capitaliste dans son ouvrage : *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme.*
- [6] Il va de soi que cet examen est entièrement dépendant des données autobiographiques fournies par l'auteur dans toutes les œuvres où il parle de lui-même nommément et dans les fictions où il disperse et met en scène sa propre pluralité et ses propres tensions et oscillations dans les multiples personnages où il peint un moment de lui-même.
- [7] *Si le grain ne meurt*, Folio, Gallimard.
- [8] *Les Cahiers et poésies d'André Walter.* Collection Poésie/Gallimard. Journal d'un écrivain en gestation par un autre écrivain en gestation qui tient, lui aussi, un journal, miroir et examen d'une écriture située hors du journal. Méta-écriture de l'écriture Journal d'un fou qui projette sa folie dans l'écriture et entend donner vie à un personnage : Allain qui sera son double et aboutira lui aussi à l'échec. Sombre mysticité, religiosité, désir de fusion charnelle, discours suave et exalté sur la douleur et la douceur de la mortification, composent l'atmosphère enfiévrée, de cet ouvrage hanté par l'imitation du Christ.
- [9] On pourrait dire à cet égard que les formules mystiques sont des variations infinies sur une possible habitation de l'esprit dans un corps transfiguré. Le militant du christianisme mystique veut trouver et vivre la douceur « surnaturelle » dont les Évangiles revêtent le Christ. Il veut christianiser Éros en érotisant le visage infiniment doux du Christ Une phénoménologie (ou une peinture) du corps chrétien sera donc une phénoménologie de la douceur et réciproquement.
- [10] Pages 130 et 131 des *Cahiers et poésies d'André Walter* où s'expriment l'illusion et la désillusion, le désir de l'impossible *étreinte* de Dieu : « Tout mon corps vous souhaite; le désir de vous me tourmente » ; et l'agonie de la prière dans la critique de l'âme par la raison : « Allons c'est fini pour ce soir, il faut se coucher sans son Dieu. »
- [11] Ce roman fictif d'André Walter intitulé *Allain est rêvé et préparé* plus qu'il n'est écrit et son projet par André Walter indique que cette fiction *aurait* eu la rigueur géométrique de l'*Éthique* de Spinoza
- [12] Pas question d'objecter les risques de la consanguinité. La mère de Gide objecte que leur amitié est celle des frères et sœurs. Elle s'appuie donc sur l'horreur de l'inceste. Elle changera d'avis sur son lit de mort dans l'espoir de « confier » son fils à sa nièce et à la partie d'elle-même qu'elle imaginait survivre dans sa nièce. Une des sources majeures de l'échec du mariage !
- [13] Gide l'attendait d'autant plus que le médecin consulté par lui avant son mariage lui avait déclaré que ses tendances homosexuelles disparaîtraient d'elles-mêmes dans le mariage.
- [14] C'est là l'objet des fameuses *Nourritures terrestres* dont le premier livre commence par un fameux

interdit et impératif négatif : « Ne souhaite pas, Nathanaël trouver Dieu ailleurs que partout. »

[15] Gide raconte dans *Si le grain ne meurt* l'étrange superposition de deux tendances dans sa vie ; d'une part la tentation de se convertir à un catholicisme sans puritanisme (il est travaillé dans ce sens par le converti Paul Claudel) et d'autre part celle d'écrire un livre critique : *Le Christianisme contre le Christ*. Il semble que le lieu commun de ces deux tendances soit précisément l'Éros chrétien.

[16] Celui que saint Augustin raconte dans ses *Confessions* et dont il transpose le schéma dans sa vision de l'histoire humaine, à savoir dans la Cité de Dieu.

[17] Gide a souligné le caractère dangereux de la connaissance prématurée de soi. « *Connais-toi toi-même*. Maxime aussi pernicieuse que laide. Quiconque s'observe arrête son développement. La chenille qui chercherait à bien se connaître ne deviendrait jamais papillon. » *Nouvelles Nourritures terrestres*, Livre 3, II.

[18] C'est sans doute en expert de la sensibilité artistique qu'Oscar Wilde avait recommandé à Gide, en tant qu'artiste et pour rester un artiste fécond, d'écouter sa différence et de ne jamais rien sacrifier de soi. L'immoraliste Wilde allait remplir, de son hédonisme et de son naturalisme anti-chrétien, en décembre 1891, à Paris, les oreilles et l'esprit du jeune d'André Walter-Gide.

[19] D'où les reprises et les variations des mêmes thèmes dans l'œuvre de Gide, Soit celui de la grâce manquée ou perdue, soit de la nature présente ou retrouvée : le retour périodique des *Nourritures terrestres*.

[20] Le véritable artiste est celui qui écoute son instinct et qui s'oppose à son époque, « qui apporte, comme disait Wilde, des réponses aux questions qui ne sont pas posées » Journal 1925. Le même journal contient aussi au 1er janvier 1892 : « Wilde ne m'a fait, je crois, que du mal. Avec lui, j'avais désappris de penser. »

[21] « Il vaut mieux se marier que de brûler » St Paul, Épître III, aux Corinthiens.

[22] Claudel somma Gide de retirer une page « homosexuelle » des *Caves du Vatican*. Il la jugeait scandaleuse. Gide ne le fit pas et interrompit définitivement sa correspondance, mais non ses entretiens, avec le poète chrétien !

[23] Le « docteur » Corydon ne s'intéresse qu'à l'homosexualité masculine qu'il désigne sous le nom d'uranisme. Il veut apercevoir le goût du beau dans l'attrait du mâle pour le mâle, et cet attrait semble manquer donc, à ses yeux dans l'attrait de la femelle pour la femelle et dans une homosexualité féminine qui lui reste obscure et qu'il n'analyse sans doute pas pour cette raison.

[24] Cette transition du travail littéraire à l'engagement dans les luttes du siècle fit qu'on appela Gide le « contemporain capital » avant que Sartre, relayant d'ailleurs consciemment Gide, n'hérite du nom et de la charge.

[25] Se reporter à l'article intitulé « Les deux âmes d'André Gide », dans *Les Mythes de l'amour*, collection Idées-Gallimard. On pourrait le résumer en parlant du dialogue et de la correction mutuelle de Tristan par Don Juan.

[26] Voir sur ce sujet les pages du *Journal* de 1916 sous le titre *Numquid et tu*, Pléiade, Gallimard. On n'y trouve aucune angoisse métaphysique sur l'existence ou non de Dieu, et aussi bien tel n'est pas le problème de Gide. On y trouve l'affirmation de la valeur infinie et l'amour divin (l'Agapé) de l'homme qui donne sa vie et qui se sauve en la perdant.

[27] *Les Faux-monnayeurs*. Troisième partie, chapitre 9, p. 295, éd. Folio.

[28] *Ibid.*, chapitre 10, p. 304.

[29] Les amis fidèles de Gide, dont Roger Martin du Gard et Maria van Rysselberghe — dite « la petite dame » —, amie et voisine de Gide, ainsi que sa femme Madeleine, confirment les propos de Gide lui-même dans *Si le grain ne meurt*, lorsqu'il fait état de ses impulsions pédophiles. Celles-ci sont antérieures, contemporaines et postérieures à l'affirmation de la vocation « pédérastique » qui s'avère donc incapable de les supprimer ou de les sublimer dans des amours masculines platoniques. Lire sur ce point le tonique et lucide essai récent (paru en novembre 2001) du sinologue Simon Leys : *Protée et autres essais* (NRF, Gallimard). On trouve dans cet essai la référence à un propos du *Journal* où Gide disait ne s'intéresser qu'à deux choses : la pédérastie et le christianisme.